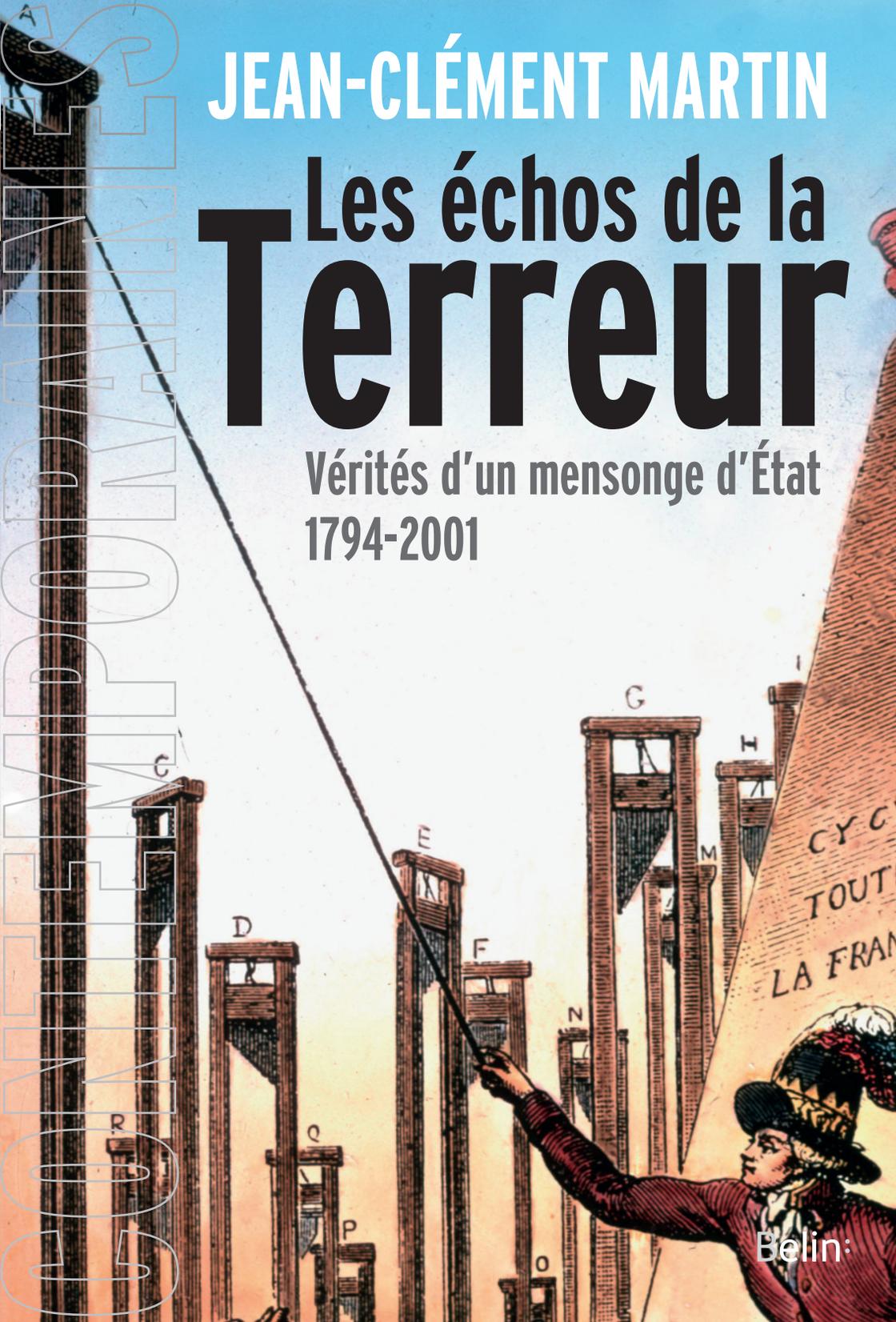


JEAN-CLÉMENT MARTIN

# Les échos de la Terreur

Vérités d'un mensonge d'État  
1794-2001



Belin:



Les échos de la  
**Terreur**

DU MÊME AUTEUR

---

*La Révolution française, 1789-1799. Une histoire socio-politique*, Belin, 2004.

*Violence et Révolution française. Essai sur la naissance d'un mythe national*, Seuil, «L'Univers historique», 2006.

*La Vendée et la Révolution. Accepter la mémoire pour écrire l'histoire*, Perrin, «Tempus», 2007.

*La Révolution française*, Le Cavalier bleu, «Les Idées reçues», 2008.

*La Révolte brisée. Femmes dans la Révolution française et l'Empire*, Armand Colin, 2008.

*La Terreur. Part maudite de la Révolution*, Gallimard, «Découvertes», 2010.

*Marie-Antoinette* (avec Cécile Berly), Citadelles et Mazenod, 2010.

*Nouvelle Histoire de la Révolution française*, Perrin, 2012.

*La Machine à fantômes. Relire l'histoire de la Révolution française*, Vendémiaire, 2012.

Richard Whately, *Peut-on prouver l'existence de Napoléon ?*, Vendémiaire, 2012.

*Un détail inutile ? Le dossier des peaux tannées, Vendée, 1793-1794*, Vendémiaire, 2013.

*La Guerre de Vendée*, Seuil, «Points histoire», 2014.

*Au cœur de la Révolution. Les leçons d'histoire d'un jeu vidéo* (avec Laurent Turcot), Vendémiaire, 2015.

*Robespierre. La fabrication d'un monstre*, Perrin, 2016.

*La Terreur*, Perrin, «Vérités et Légendes», 2017.

*Direction d'ouvrages*

*Contre-Révolution en Europe, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Presses universitaires de Rennes, 2001.

*Napoléon et l'Europe*, Presses universitaires de Rennes, 2002.

*La Révolution à l'œuvre*, Presses universitaires de Rennes, 2005.

*Dictionnaire de la Contre-Révolution*, Perrin, 2011.

**JEAN-CLÉMENT MARTIN**

**Les échos de la  
Terreur**

**Vérités d'un mensonge d'État  
1794-2001**

**Belin:**

# CONTEMPORAINES

Une nouvelle histoire  
du temps présent

Collection dirigée  
par **Denis Peschanski**  
et **Henry Rousso**

En couverture : Tract sur Robespierre, eau-forte d'époque colorisée, 1793. © Akg-images.

Relecture-correction par Thomas Pogu

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5] ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Belin Éditeur / Humensis 2018  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14  
ISBN 978-2-410-00207-2

## INTRODUCTION

---

### *Notre Terreur*

La terreur et le terrorisme font partie de notre horizon quotidien. Des années 1950 à aujourd'hui, nous sommes passés de la terreur devant la bombe atomique à la terreur ressentie devant les catastrophes écologiques<sup>1</sup>. Si les terreurs nazie et soviétique continuent de marquer profondément nos consciences, elles sont concurrencées par les terreurs subies au Cambodge, en Argentine ou au Rwanda; quant aux terrorismes des Brigades rouges et autres armées rouges, voire de l'OAS sans parler des escadrons de la mort, chiliens ou brésiliens, ils ont été remplacés dans nos préoccupations par les terrorismes liés au radicalisme islamiste – ou, plus récemment, aux mouvements souverainistes extrémistes de quelque obédience que ce soit. Même si ce n'est guère réconfortant, faut-il penser que, finalement, un terroriste chasse l'autre et qu'une terreur, toujours inattendue et toujours renouvelée, sidère nos esprits, au risque de ne pas être capable de donner une définition précise de «la Terreur»?

La tentation est parfois grande de broser à grands traits des histoires du terrorisme de l'Antiquité à nos

jours quitte, pour certains auteurs, à postuler que Robespierre et Saint-Just avaient organisé une «terreur d'État», situant ainsi «la Terreur» de la Révolution française exactement entre Tamerlan et Staline, marquant le début des temps modernes<sup>2</sup>. Mais quand l'Imperial War Museum à Londres consacre une exposition importante à «The Age of Terror» (L'ère de la terreur) en 2017 et 2018, les thèmes essentiels sont : «enjeux de la surveillance d'État et de la sécurité, relations complexes entre armes à feu, bombes et drones, destructions engendrées par les conflits sur le paysage, l'architecture et les personnes». «Notre terreur» semble avoir perdu, en ce XXI<sup>e</sup> siècle, tout lien avec «la Terreur» forgée dans les années 1794-1795 pour qualifier un système politique lié à la Révolution, période considérée comme l'entrée dans la modernité. Sommes-nous en train de changer définitivement d'époque? C'était le constat que l'historienne Jenny Raflik avait fait en 2016<sup>3</sup>. Elle avait aussi engagé une discussion sur la notion de terrorisme, «objet de plus en plus prégnant et insaisissable», regrettant qu'il n'ait pas de définition précise et appelant à une étude systématique.

Le présent livre répond à ces interrogations en les formulant autrement : la Terreur de 1794 est-elle encore notre contemporaine et ne doit-on pas revenir sur les conditions dans lesquelles ce modèle de terreur a pris corps et s'est imposé à notre culture et à notre mémoire, pour comprendre pourquoi l'imprécision des mots «terreur» et «terroriste» n'a jamais été levée et apprécier leur emploi dans nos débats ?

Il faut rappeler que le mot «terroriste» naît fin 1794, après le 9 Thermidor. Il apparaît sous la plume du député Boisset, le 23 novembre 1794, il est par exemple utilisé par Monestier, autre député à la Convention, dans une lettre envoyée à l'Assemblée le 1<sup>er</sup> décembre 1794, avant d'entrer dans le dictionnaire de l'Académie. Il désigne des hommes qui n'avaient jamais eu l'intention de terroriser le pays, mais bien de punir et d'éliminer leurs adversaires. La chose était claire pour les Français de l'époque, avant que la confusion – objet de ces pages – ne s'installe.

Jusqu'à maintenant, ce modèle de «terreur» révolutionnaire servait de référence. Comme le rappelait Jacques Derrida à propos des attentats de septembre 2001 aux États-Unis, la terreur est un «traumatisme [...] infligé aux consciences et aux inconscients», tenant moins à ce qui s'est passé qu'à «la menace indéterminée d'un avenir plus dangereux». Elle s'apparente à la Terreur révolutionnaire lorsqu'elle est «organisée, provoquée, instrumentalisée» par l'autorité souveraine et qu'elle est un «crime contre la vie humaine», répondant à une finalité politique et ne respectant pas la distinction entre civils et militaires<sup>4</sup>. Plus récemment, l'anthropologue Scott Atran n'a pas hésité à faire la comparaison entre «la Terreur» de Robespierre et Daech en 2016<sup>5</sup>. Au XX<sup>e</sup> siècle, la formule d'Hannah Arendt estimant que le «gouvernement par la terreur» a comme conséquence «extrême» que «personne, pas même les bourreaux, n'est jamais à l'abri de la peur», évoquait encore cette Révolution, la nôtre, connue pour dévorer ses enfants<sup>6</sup>.

À la question posée, il est difficile de se satisfaire de la réponse du linguiste Jean-Claude Milner, qui voit dans le 11 septembre 2001 «le retour du lexique de la terreur» tout en concluant son ouvrage par la formule : «Un autre livre s'ouvre, dont voici la première phrase : rien n'efface la Terreur, mais la Terreur n'efface pas la Déclaration des droits<sup>7</sup>.»

Sans doute, pour beaucoup, le lien inextinguible entre Révolution et Terreur n'est-il pas remis en cause – malgré leurs jugements divergents. En 1993, l'avocat d'opinion contre-révolutionnaire Jean-Marc Varaut écrivait :

Il est aujourd'hui possible de penser la Terreur. De reconnaître que la Révolution est déchirée par une infranchissable ligne de démarcation entre l'effort humaniste [...] et le dérapage sanglant [...]. La mythologie, et son délire de la table rase, délire meurtrier, ne passe plus. La Révolution jacobine est terminée depuis que Soljenitsyne a démasqué sa postérité léniniste.

Vingt-quatre ans plus tard, le philosophe d'obédience marxiste, Slavoj Žižek postulait, à partir du même épisode, que les «radicaux» possédés par la «passion du réel» acceptent que si l'on pose  $a =$  l'égalité, les droits de l'homme, la liberté, alors «il vous faut avoir le courage de poser également  $b =$  la terreur nécessaire<sup>8</sup>».

Inutile de multiplier les exemples : pour toute une culture politique, la Révolution inaugure bien le monde de la politique moderne, y compris en expérimentant ses contradictions avec «la Terreur». Comme l'écrit un des exégètes de Hegel : «La Révolution a posé le problème que l'époque doit résoudre [...]».

[C]e problème [...] est celui de la réalisation politique concrète de la liberté<sup>9</sup>. »

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir résisté à tous les autres épisodes de l'histoire de l'humanité qui auraient pu lui ravir cette place. Car, bizarrement, la Terreur s'est totalement déliée de son sens initial – la terreur religieuse devant le sacré – et elle n'a jamais été associée aux violences proprement terrorisantes commises pendant les guerres de religion, ou à l'occasion des colonisations de l'Amérique du Sud ou d'une partie de l'Afrique, quand de petits groupes d'hommes subjuguèrent des continents entiers. Elle n'était pas plus évoquée pour parler des actes de répression qui furent pratiqués dans l'Italie et l'Espagne pendant l'Empire napoléonien, comme dans l'Algérie des années 1840<sup>10</sup> !

Quoi qu'on fasse, c'est bien la terreur révolutionnaire qui était toujours évoquée, avec deux grands symboles, Robespierre et la guillotine, trop souvent sans aucune prudence ; c'est ce qu'on vit, par exemple en 2016, quand Révolution française et totalitarisme furent encore liés, par certains élus de la République réclamant la reconnaissance nationale de la « barbarie » révolutionnaire en invoquant les « déportations » de Vendéens, « les camps d'extermination » et les pires rumeurs sur le tannage des peaux humaines<sup>11</sup>. L'écho de la Terreur résonne encore. C'est à son aune que l'on examine toute l'histoire du monde, que l'on condamne ordinairement les utopies et les totalitarismes, que l'on pèse les choix politiques, que l'on met en balance l'usage de la violence d'État et le progrès escompté. Reste donc à expliquer, selon la

formule de l'historienne Sophie Wahnich, «la rémanence rétinienne de l'image de la terreur révolutionnaire<sup>12</sup>». Car c'est bien de cela qu'il s'agit : la Terreur est une image utilisée en août 1794 pour désigner et stigmatiser la violence qui avait eu lieu auparavant en France sans correspondre à une ligne politique précise<sup>13</sup> !

### *Le moment Thermidor*

Tel est l'objet de ce livre : comprendre comment «la Terreur» devint la naissance de notre modernité, qui fut clôturée certainement entre la chute du mur de Berlin en 1989 et le 11 septembre 2001, nous faisant entrer dans une «nouvelle ère du terrorisme». Reste que, jusque-là, la Terreur s'était imposée dans la littérature comme dans l'historiographie, la philosophie et les sciences politiques, créant des traditions de pensée et des courants militants, laissant dans le déni ce qui s'est effectivement passé en 1792-1794<sup>14</sup>. Il est quand même assez invraisemblable, par exemple, que la parole de Robespierre, qui avait rejeté expressément la terreur comme système, n'ait jamais été prise en considération par les contemporains, pas plus que par les générations successives, et que ce soit celle de Tallien, représentant en mission sans scrupule, girouette politique bien connue, qui ait été retenue comme vraie lorsqu'il baptisa du nom de «Terreur» les mois qui venaient de s'écouler, un mois après l'exécution de Robespierre. C'est cette parole qui, ensuite, inspira les réflexions des philosophes comme Hegel et les débats

politiques, comme celui qui mobilisa Clemenceau contre Sardou en 1891<sup>15</sup>, les romans de Hugo ou de Dickens, les films de Griffith ou de Wajda au XX<sup>e</sup> siècle, voire cette histoire de la France loufoque, au XXI<sup>e</sup> siècle, qui met en scène la guillotine et les têtes coupées<sup>16</sup> !

Comme je l'ai établi ailleurs, l'invention de « la Terreur » pour qualifier une période, dénoncer une pratique de gouvernement et l'identifier à un homme, Robespierre, résulte du coup de force réalisé entre juillet et août 1794, donc dans les mois de Thermidor et Fructidor du calendrier républicain, par les vainqueurs de Robespierre et plus particulièrement par Tallien, grand inspirateur de cette légende<sup>17</sup>. Une chose a été d'expliquer les conditions proprement historiques qui ont présidé à cette opération ; une autre est d'analyser les façons par lesquelles elle a rencontré et façonné l'opinion. D'où ces pages.

Il y a trente ans l'historien Bronislaw Baczko publiait *Comment sortir de la Terreur. Thermidor et la Révolution*. Il exposait avec précision et érudition comment le pouvoir représentatif, la Convention, se débarrassait de la violence révolutionnaire et de Robespierre. Il montrait comment la fable qui accablait Robespierre était elle-même une « invention terroriste [...] car fabriquée par toute une machine politique et policière de la Terreur, mais également au sens où elle s'adresse à l'imagination sociale façonnée par la Terreur<sup>18</sup> ». J'ai toujours eu beaucoup de respect et d'amitié pour l'historien et l'homme, pour autant mon point de vue prend ses distances avec le sien, puisque Thermidor ne fut, en

juillet 1794, qu'une révolution de palais sans retour à la démocratie, qu'il n'y eut pas sortie de la Révolution violente mais dénonciation d'un groupe accusé de «terrorisme». Ainsi, il y eut véritablement installation de la Terreur dans le lexique quand précisément le mot n'avait pas trouvé son usage avant. Reste que je poursuis sa réflexion autour de ce «moment thermidorien» essentiel non seulement à la compréhension de la Révolution en elle-même mais à toute l'histoire du monde puisque cette «invention sociale» de la «Terreur» a fixé dans la mémoire collective l'image de Robespierre terroriste – bien au-delà de ce qui était attendu par les instigateurs de cette fable.

La mystification historique qui a créé «la Terreur» n'est certes pas un phénomène inédit<sup>19</sup>; elle n'en demeure pas moins une réussite rarement égalée. Elle n'est pas, en effet, un «objet» historique comme les autres, s'imposant de soi-même comme l'Empire ou proposé par l'historiographie, comme la Renaissance. La dénomination d'une «période historique» n'est pas de même nature quand elle est contemporaine des faits (la Grande Guerre) ou postérieure (le Moyen Âge)<sup>20</sup>. Ce sont les contemporains qui ont imposé le mot de «Terreur» que nous avalisons avec toutes les contorsions possibles pour résoudre les contradictions logiques qu'il comporte. La Terreur est encore plus complexe que la guerre de Vendée qui obligeait, pour en comprendre l'apparition, à démonter les antagonismes qui l'avaient provoquée. Malgré les apparences, elle n'est ni une «notion», ni une «période» encore moins un «événement», même si elle est souvent

requis sous ces formes. Je l'ai décrite dans ses configurations, je l'ai insérée dans une chronologie<sup>21</sup>.

Restait à rendre compte de sa plasticité mais surtout de son emprise sur les consciences, en adoptant une démarche généalogique, en sachant pertinemment que l'écho que nous continuons de percevoir, nous, maintenant, de la Terreur rend difficile de penser ainsi, à rebours. C'est pourquoi ce livre s'ouvre sur cette apparition de la Terreur, en 1794, en exposant les rapports de pouvoirs qui rendent compte de ce moment, avant d'en suivre la diffusion dans la société et de penser les formes de discours qui en ont découlé et qui ont changé le monde<sup>22</sup>.

### *La fabrication de l'Histoire*

Deux grandes questions traversent ce livre : comment expliquer le succès de Tallien à l'époque et dans les siècles suivants, et peut-on raisonner juste sur une figure fautive ? Alors que Tallien voulait se débarrasser de rivaux, ses propos ont rencontré un écho immédiat inattendu et donné du sens à ce qui venait d'être vécu, avant de justifier ou de renforcer les philosophies de l'histoire les plus célèbres. Sans doute la manipulation de Tallien et de ses amis est-elle bien réelle ; l'étendue de ses conséquences interdit de s'arrêter à cet aspect et exige que l'on comprenne les ressorts de cette réussite. Par ailleurs, si on doit se réconcilier avec le faux, lui reconnaître une efficacité pour intervenir dans le monde dans lequel nous vivons et admettre qu'il n'est pas possible de s'en passer,

il convient toutefois d'en relever les usages surtout quand des théories importantes s'y réfèrent. L'historien Pierre Laborie avait, à propos de la Seconde Guerre mondiale, montré le chemin, écrivant que «le rôle de l'historien n'est pas seulement de distinguer la mémoire de l'histoire, de séparer le vrai du faux, mais de faire de cette mémoire un objet d'histoire, de s'interroger sur l'usage du faux comme du vrai et sur le sens que les acteurs veulent ainsi donner au passé et à leur passé», concluant que l'historien «est et doit être, tout à la fois, un sauve-mémoire et un trouble-mémoire<sup>23</sup>». En l'occurrence, la Terreur oblige à saisir ce qui a fait d'elle un argument ordinaire et un élément indispensable de notre paysage mental, sans pouvoir prétendre à en modifier ni le sens, ni l'emploi<sup>24</sup>.

Si bien qu'à Maurice Blanchot qui assure : «la Terreur, on le sait bien, ne fut pas seulement terrible à cause des exécutions, elle le fut parce qu'elle se revendiqua elle-même sous cette forme majuscule, en faisant de la terreur la mesure de l'homme et le logos des temps modernes<sup>25</sup>», il faut répondre, non, nous ne savons rien de cela, non, la Terreur ne fut pas revendiquée, et si ce qu'on appela «la Terreur» vint couvrir des événements, c'est parce que cette appellation régula utilement des rapports de force inédits dans la France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est parce que la réalité indéniable des violences liées à la Révolution ne gagne rien à être désignée par un terme aussi vague que «la Terreur» qu'il convient ici d'en comprendre l'invention et l'usage.

Ce livre qui s'intéresse à la fabrication du récit autour de la Terreur et cherche les raisons de son succès,

prolonge aussi l'interrogation de François Furet sur le jour qui avait ouvert la Révolution. Il estimait que la « dénivelation » (pour reprendre son expression) s'était produite le 17 juin 1789 plus que le 14 juillet ou le 4 août, parce que, ce jour-là, les états généraux devenus Assemblée nationale constituante avaient fait entrer le pays dans un régime parlementaire. Pour lui, la Révolution était faite et la violence, même limitée, du 14 juillet suivant n'avait rien ajouté de déterminant.

Il concluait que les « révolutionnaires » avaient mythifié la réalité autour de la prise de la Bastille permettant d'y voir l'origine de la Révolution. C'était dans cette perspective qu'il rappelait, en 1978, que la « grande carrière posthume » de Robespierre, « héros éponyme de la Terreur », était due aux thermidoriens. Thermidor relève indiscutablement de la manipulation et de la rumeur<sup>26</sup>. Le coup a été monté de toutes pièces, réalisé hâtivement ; il ne doit son importance qu'à la diffusion de nouvelles fausses forgées consciencieusement, ce qui n'empêche pas qu'il soit pris constamment comme une rupture historique authentique ! En fausseté, Thermidor demeure sans rival. Or, même si la démystification a été déjà menée par Baczko, les conséquences n'en ont pas été tirées sur l'entrée de la notion de « Terreur » dans notre univers mental et sur sa permanence. La prudence est ici nécessaire. Comme le dit l'historien Yvan Gouesbier : « L'histoire, telle qu'elle se pratique aujourd'hui, est ruineuse pour les mythes<sup>27</sup>. » Reste qu'il ne s'agit pas ici d'éradiquer, mais de comprendre, d'abord pour vivre avec, surtout pour en tirer profit.

C'est pour cela que ce livre revient sur la naissance au XVIII<sup>e</sup> siècle de la dénomination «la Terreur» avant d'en voir l'emploi dans les deux siècles qui suivent. La connaissance des faits progresse ainsi sur trois périodes : les années qui courent de 1789 à 1794, le tournant de 1794, enfin les deux cents ans pendant lesquels historiens, artistes, philosophes et politiques de toutes espèces ont inlassablement décliné la Terreur au gré de leurs passions et de leurs intérêts.

La partie sera gagnée si, lecture achevée, les lecteurs sursauteront quand ils buteront, ensuite, dans d'autres ouvrages, sur des formules comme celles-ci : «surtout en pleine Terreur», «au cœur de la Terreur», ou encore «la Terreur proprement dite», sans oublier l'expression courante «au plus fort de la Terreur», dont le sens, toujours le même, est de traduire l'étonnement de l'auteur constatant que les destructions ne sont pas aussi radicales qu'attendues et l'aveu qu'il ne sait toujours pas ce que la Terreur a bien pu être. Plus que jamais, je suis convaincu qu'en Histoire, il n'y a pas d'énigmes qui ne soient autre chose que des problèmes mal posés ou mal documentés ; «la Terreur» est en un bon exemple, parmi d'autres<sup>28</sup>.

### *L'invention d'une tradition*

Un mot doit être dit sur la méthode. La Terreur m'a accompagné pendant quatre décennies, je lui ai consacré, en retour, plusieurs livres et beaucoup d'articles, sans être assuré d'en avoir fait le tour. Je me suis attaché à

éclairer l'apparition du mot pour qualifier une période de la Révolution, à examiner ses effets et ses conséquences, à établir les responsabilités des principaux acteurs.

Il s'agit ici d'établir, factuellement, les étapes qui ont permis à «la Terreur» de devenir cette réalité particulière. Cette fiction a en effet immédiatement donné un sens nouveau aux années qui venaient de s'écouler et imposé une lecture politique de l'emploi de la violence révolutionnaire. Son succès est dû au rapport de forces qui s'établit à la fin de 1794, ainsi qu'aux mutations culturelles qui sont en train de s'accomplir et auxquelles elle participe. C'est bien parce que la Terreur fait écho aux interrogations collectives, qu'elle résonne en harmonie avec l'intérêt pour le roman noir, avec les désillusions à propos de la raison, comme du sublime, et qu'elle permet de penser l'originalité de la période révolutionnaire, qu'elle s'installe au cœur même de la fabrication de l'Histoire, au point de créer le sentiment que le monde entre dans la modernité. Les manipulations sont indéniables, elles n'expliquent pas tout : sans ces échos entourant «la Terreur», celle-ci n'aurait pas rencontré le succès qu'elle a obtenu.

Alors que l'ouvrage paru en 2017, *La Terreur. Vérités et légendes*, faisait le point sur la fabrication de ce mythe de la Terreur révolutionnaire, celui-ci suit les méandres généalogiques du savoir et de l'action, de la théorie et de la praxis, qui ont été mis en œuvre à propos et autour de «la Terreur», et qui en ont fait un mythe originel. Entre ces deux publications, le point de vue et la composition du récit ont changé. Plus qu'un changement

d'échelle<sup>29</sup>, il s'agit d'un déplacement de perspectives qui produit une histoire différente, aussi « vraie » que la précédente, participant aux éclats du kaléidoscope que représente toute vérité historique. C'est l'intérêt de l'histoire, discipline au statut incertain ; c'est là qu'elle rencontre sa limite la plus brutale, lorsque la réflexion se mène sur un événement mal établi, voire volontairement déformé. Non seulement, il convient de revenir à ce qui s'est effectivement passé, formule à prendre dans sa factualité la plus élémentaire, voire la plus positiviste, mais il est nécessaire aussi de comprendre pourquoi la leçon « inventée » a été créée, avant d'être acceptée, enfin inlassablement reprise, et commentée.

Nous appliquons ici les routines bien connues de l'histoire qui débusquent les légendes, démontent les traditions et expliquent les croyances et revenons, avec d'autres, à l'histoire « positiviste », « scientifique », « méthodiste » ou simplement « érudite ». Que n'a-t-on pas dit sur les prétentions de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos quand ils publièrent en 1898 l'*Introduction aux études historiques* ! Mais Antoine Prost, à propos d'elles, soulignait que « les faits sont indissociables de l'interprétation [...] et que les pierres n'existent que dans les murs » si bien que « l'histoire ne se construit pas à partir des faits [...] mais à partir des questions, sans cesse renouvelées, que les historiens se posent dans un contexte social et culturel donné<sup>30</sup> ». C'est pourquoi nous examinons d'abord, dans une première partie, le contexte de 1794, qui a créé l'événement du 9 Thermidor, avant d'expliquer, dans une seconde partie, les raisons du